

Introduction

Verbe et image : tradition et modernité

L'abécédaire habite bien des souvenirs d'enfance : premiers livres, premières images, premières lettres, à l'orée d'une littérature qui appartient encore au visible, peuplée de signes fantasmatiques... objet de fascination et de crainte (*ill. 1*).

Jean-Marie Le Clézio témoigne :

« Ami, tu te souviens peut-être du jour où tu appris à lire, un jour étrange et difficile, qui a été le passage d'un monde à un autre, d'un âge à un autre. Je me souviens bien de ce qui a précédé ce jour-là [...]. Les lettres de l'alphabet, c'était de drôles d'animaux crochus et légers, munis de toutes sortes de pattes et d'antennes. Il y avait des oiseaux (les v) des moutons (les m) de tout petits insectes comme les x ou les e, et de grosses bêtes majuscules. Il y avait aussi la goutte o, les petits hommes portant chapeau î, le serpent s, et la lettre que j'ai toujours préférée, le z, l'éclair. [...] C'était le monde d'avant lire, un monde où tout bouge et change sans cesse, où on peut rêver des heures les yeux ouverts devant un livre en essayant de deviner ce qu'il contient. Peut-être que j'avais peur d'entrer dans cet autre monde des livres, et d'entendre des choses inconnues¹. »

Quel que soit le luxe déployé par l'image pour charmer l'enfant et l'introduire en littérature, celui-ci se sait au seuil d'une initiation dont il sortira transformé. L'apprentissage de la lecture ritualise pour tous le passage à l'âge de raison et pose la pierre angulaire d'un édifice logocentrique qui consacre l'entrée des « petits » dans la société des hommes. Passer du « chaos miraculeux de l'enfance à l'ordre féroce de la virilité² », de l'innocence à la conscience ordonnée de soi et du monde, telle est aussi la loi de l'éducation qu'ouvre l'abécédaire, espace de toute genèse, personnelle et collective, comme le rappelle Michel Leiris dans « Alphabet³ ».

Pourtant, au regard de l'« homme fait », l'abécédaire tient de l'évidence. Que pourraient désormais lui apprendre ces albums que les enfants gribouillent, découpent ou déchirent, ces livres d'images, réduits de nos jours à la lettre et au mot, degré zéro de l'art et de l'écriture? S'il est admis qu'on ne peut faire l'économie de l'abécédaire lorsqu'il s'agit de retracer l'histoire de l'alphabétisation, on s'interroge en revanche sur ce que son analyse pourrait bien apporter aux études culturelles. Une telle interrogation témoigne de la méconnaissance dont souffre le genre; mais elle suggère en creux l'intérêt qu'il peut y avoir à réinscrire l'abécédaire dans une histoire pérenne qui donne à voir la richesse et la diversité de ses enjeux. La confrontation des productions française et anglo-américaine contribue à cette approche dans la mesure où celles-ci, tout en partageant un même alphabet et une même culture fondatrice du genre, ont évolué pour se singulariser et faire valoir des valeurs nationales spécifiques.

Au cours de sa longue histoire, l'abécédaire s'est transformé, tant dans son contenu que dans sa présentation et ses modalités d'usage. C'est pourquoi, avant de retracer l'avènement de l'abécédaire contemporain, déchiffré sur plus de deux siècles dans ses traditions, ses innovations et ses échanges, cet ouvrage souhaite rappeler l'héritage oublié qui fonde l'histoire de ce genre dans toute sa dimension culturelle. La révolution poétique qui s'opère au sein de l'abécédaire entre la fin du XVIII^e et le XX^e siècles, fruit des réformes pédagogiques et de l'essor de l'image, ne prend sa pleine signification qu'à la lumière de la tradition qu'elle renouvelle mais dont elle continue de porter la trace, à la manière d'un palimpseste.

L'indice majeur de cet héritage, ce sont les termes désignant l'abécédaire qui nous l'apportent. Le français contemporain dispose de trois synonymes pour désigner ce livre

d'apprentissage: abécédaire, ABC et alphabet; l'anglais de deux: *alphabet book* et *ABC book*. Si le terme « alphabet » est le plus ancien, il n'en est pas pour autant le maître-mot.

AUX SOURCES ANTIQUES

■ Alphabet, créé par la concaténation des deux premières lettres de l'alphabet grec, *alpha* et *bêta*, est passé en latin sous la forme *alphabetum*. Dans l'Antiquité, le mot désigne exclusivement un système de signes graphiques (servant à transcrire les sons de la langue) rangés selon un ordre convenu, et nullement un objet. On peut s'en étonner. L'école se structure en effet durant l'Antiquité et s'affirme sous l'Empire romain. On utilise des alphabets gravés sur terre cuite, parfois même copiés sur papyrus. Néanmoins, l'apprentissage se fait le plus souvent sur des tablettes enduites de cire, donc effaçables. De sorte que, dans les esprits d'alors, l'alphabet est de nature sans doute trop abstraite pour conquérir le statut d'un objet sur lequel fonder lexicalement les pratiques qui s'y rapportent.

Les vocables de la lecture sont construits autour du terme *littera*, « lettre de l'alphabet »: la *tabula litteraria* désigne la tablette de cire, le *litterarius paedagogus*, le maître qui enseigne les éléments (lire et écrire), encore nommé *litterator*, par opposition à *litteratus*, le lettré, le savant. Les élèves des petites classes sont appelés *elementarii* (ceux qui en sont aux éléments, aux lettres). Le latin se montre soucieux de traduire son rapport au savoir par ce qui en constitue le corpus fondateur: les lettres; lettres sans lesquelles aucun apprentissage ultérieur n'est possible. Comme le rappelle Lionel Bellenger:

« [Dans l'Antiquité], l'instruction va de la lettre au texte en passant par les syllabes, les mots isolés, les phrases. [...] Les enfants récitaient en chantonnant des lettres en capitales et disposées en colonnes. [...] Quand l'enfant était capable de réciter son alphabet (dans le bon sens et à rebours), le pédagogue le faisait passer aux syllabes. On travaillait alors toutes les combinaisons, de la plus simple aux plus difficiles. Après l'école de la syllabe, on passait aux mots. Les papyrus montrent que l'on choisissait d'abord des séries de monosyllabes, puis des mots plus longs. [...] On représente les mots par segments (groupes de lettres) séparés dans les intervalles par des tirets. L'apprentissage se fait surtout au début sur des noms propres (héros, divinités, noms de lieux, de fleuves). [...] Après ces trois étapes, on avance avec quelques phrases et des textes qui sont déchiffrés à haute voix, répétés, appris par cœur⁴. »

C'est ainsi que nous devons à la pédagogie gréco-latine la méthode synthétique d'apprentissage la lecture. Pour autant, le terme *littera* cessera avec le temps d'évoquer l'apprentis-

sage des rudiments. Promu à un avenir plus noble, il donnera naissance aux « Belles-lettres » et à la « Littérature ».

« AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE »...

■ À l'origine de cette évolution se trouve l'apparition du terme *abecedarius* (adj. et subst.) dans le latin d'Église. Saint Augustin (354-430) recourt à ce néologisme pour caractériser les psaumes bibliques dans lesquels les premières lettres de chaque strophe s'enchaînent selon l'ordre alphabétique⁵. Il accorde au psaume alphabétique une intention et une efficacité pédagogiques telles que c'est sur ce modèle qu'il compose lui-même un psaume contre les partisans de Donat⁶, évêque schismatique. Dans *Les Révisions* (I, 20), il revient sur ce choix:

« J'ai voulu que la cause des donatistes parvienne à la connaissance du peuple le plus humble, des ignorants et des illettrés et qu'elle se grave dans leur mémoire, autant que la chose était en notre pouvoir. J'ai donc composé, pour qu'ils le chantent, un psaume selon l'ordre des lettres latines, du genre de ceux qu'on appelle abécédaires⁷... »

On le voit, la structure abécédaire est destinée à l'instruction des plus humbles, aux illettrés. Elle s'accompagne du chant pour faciliter la mémorisation. Il est d'ailleurs possible que saint Augustin ait pris appui sur la tradition pédagogique hébraïque. Si l'on en croit la *Bible annotée* de Frédéric Godet (1889), le psaume 118 aurait servi, dans la tradition juive, d'abécédaire aux jeunes Israélites. Ceux-ci y apprenaient, avec les éléments de leur langue et de leur écriture, les grands principes de leur foi.

Quant au substantif *abecedarius*, il est employé pour la première fois dans la traduction latine que Rufin d'Aquilée propose des *Homélies sur les nombres* d'Origène (homélie XVII):

« À l'école primaire, là où les enfants reçoivent les premiers éléments de leur formation, certains sont appelés "abécédaires", d'autres "syllabaires", d'autres "nominaires", d'autres encore "calculateurs". Ainsi, lorsque nous entendons ces dénominations, nous repérons tout de suite où en sont les enfants dans leur progression scolaire⁸. »

Rufin (345-410) est un contemporain de saint Jérôme, dont il fut longtemps le plus proche ami, et de saint Augustin qu'il connaît bien. Les occurrences convergent suffisamment pour que l'on puisse conclure que le terme *abecedarius* (adj. et subst.) naît à la fin du IV^e siècle dans le cercle des Pères de l'Église. Le mot évoque non seulement un ordre de classement des lettres mais aussi un ordre des apprentissages, notamment celui de la lecture. Il s'inscrit dans un contexte éminemment pédagogique et didactique.

On peut se demander pourquoi Rufin comme saint Augustin, nourris de culture antique, formés aux méthodes pédagogiques de l'école romaine, n'en ont pas repris le lexique. On peut avancer plusieurs éléments de réponse. Au IV^e siècle, l'Église chrétienne s'est fortement structurée et elle cherche à affirmer sa doctrine. Sans doute s'agit-il pour elle de prendre ses distances face à un héritage païen problématique. En outre, selon le texte biblique, la Loi fut écrite par Dieu sur les tables que celui-ci transmet à Moïse (Ex., 31, 18). De fait, il n'y a de verbe que divin. Source de toute chose, du ciel et de la terre, Dieu a tiré le monde du chaos en le nommant. L'apprentissage des lettres devient ainsi un enjeu religieux majeur. Dans *De l'ordre*, texte qui propose une échelle des savoirs menant à Dieu, saint Augustin n'hésite pas à affirmer que l'apprentissage de la lecture a valeur d'initiation à l'ordre sacré : enfreindre la raison du Verbe créateur, c'est s'exposer au chaos :

« Si nous voyons un maître d'école s'efforcer d'apprendre les syllabes à un enfant avant qu'on lui ait appris les lettres, nous penserions qu'il faut l'attacher comme un fou furieux pour cette raison qu'il ne respecte pas l'ordre d'apprendre⁹. »

Dans cette perspective, le terme *abecedarius* est plus propre à rendre l'idée de principe nouveau que ne l'est le terme ancien *alphabetum*. Cela est plus vrai encore des termes *littera* et ses dérivés, non seulement parce qu'ils évoquent une éducation païenne que les Pères de l'Église souhaitent réformer, mais parce que les termes *litterarius* et *elementa*, qui ne s'intéressent qu'aux éléments sans les replacer dans l'ensemble qui les dirige, ne rendent pas compte de l'ordre fondateur qui préside à l'usage de la langue. Or, c'est très exactement cet ordre qu'il s'agit de fonder en principe, dès l'entrée dans l'écrit. La structure abécédaire, parce qu'elle est à la fois élémentaire et incontournable, apparaît aux Pères de l'Église comme la plus propre à véhiculer auprès des esprits « simples », petites gens et enfants, le message évangélique du Verbe incarné. Directement accessible aux moins instruits, elle offre un espace d'apprentissage mémorable. Dans ses fondements, elle exalte la puissance créatrice du Verbe auquel rien n'échappe et qui règle le sens du monde comme sur les lignes de la page, allant de la lettre à l'esprit, des évidences matérielles aux vérités cachées, des finitudes terrestres à l'éternité céleste... En un mot, au début était le Verbe abécédaire.

Avec le Moyen Âge, l'éducation lettrée passe entre les mains des clercs. Dès lors, le vocable *abecedarius* va s'imposer dans la culture occidentale – et se transmettre aux langues vernaculaires – pour désigner tout ce qui a trait à l'appren-

tissage de la lecture¹⁰, vouée au déchiffrement des Saintes Écritures.

Il désignera aussi bien un « enfant qui apprend l'alphabet, le rudiment » que, durant le XVII^e et XVIII^e siècles, un « maître des petites écoles » (sous les formes « Abécédaire »/ *abecedarian*). Le *Dictionary of Medieval Latin* relève une occurrence datée de l'an 800 où le terme *abecedarium* évoque un manuel scolaire élémentaire et une autre, tirée de l'œuvre de Guillaume de Malmesbury (1143) où le terme désigne un *spelling primer* (alphabet et syllabaire), sans qu'il soit possible de déterminer la nature exacte du support. Tout porte à croire, à une époque où il n'existe pas encore de livre spécifiquement dédié à l'apprentissage de la lecture, qu'il s'agit d'une tablette abécédaire, tablette de bois gravée ou enduite de cire, héritage des pratiques antiques, telle que la mettent en scène certains manuscrits enluminés (*ill. 2*).

Cette acception entre dans le lexique vernaculaire sous les formes françaises « ABC », « abeçoi », « abécé », et anglaises *Abcee*, *Abcie* ou *Absey book*. Il faut en revanche attendre le XVI^e siècle pour que le terme « alphabet » vienne à prendre en France le sens de « manuel de lecture » et ce, plus tardivement encore en Angleterre et aux États-Unis où le mot *alphabet book* n'apparaît qu'au milieu du XIX^e siècle. Enfin, il n'est pas inutile de souligner qu'*abecedarius* est resté en français dans sa forme adjectivale (abécédaire) pour qualifier les psaumes ou les hymnes dans lesquels les premières lettres de chaque strophe ou de chaque vers suivent l'ordre alphabétique. De même, dans les pays anglophones, la forme latine s'est maintenue, substantivée, pour désigner un acrostiche de ce type.

C'est assez dire l'importance du néologisme créé par saint Augustin. La pensée maîtresse qu'il a développée autour des psaumes et les éloges qu'il a formulés à l'égard de ces textes, soutenu sur ce point par saint Jérôme, ont véritablement initié de nouvelles pratiques pédagogiques, à l'heure où les lettrés chrétiens se demandaient quels textes substituer à la littérature gréco-latine apprise dans les écoles.

Les psaumes vont faire partie dès le VI^e siècle des premiers textes appris par les enfants. Charlemagne, dans son *Admonitio generalis* (789), entérine ce programme en plaçant l'étude des psaumes au premier rang des matières à enseigner dans les écoles monastiques et épiscopales, à côté du solfège et du chant, avant le comput (calcul des fêtes mobiles dans le calendrier) et la grammaire. Comme le souligne Jacques Viret :

« Si les psaumes sont mentionnés en tête, c'est qu'ils constituent le livre par excellence de l'enseignement. Lorsqu'il apprend à écrire, le jeune enfant s'essaie à copier



Ill. 2. *Pseudo-Matthieu*, Italie (Rome). XIII^e siècle (© BnF, Département des manuscrits, Latin 2688, fol. 36v.)

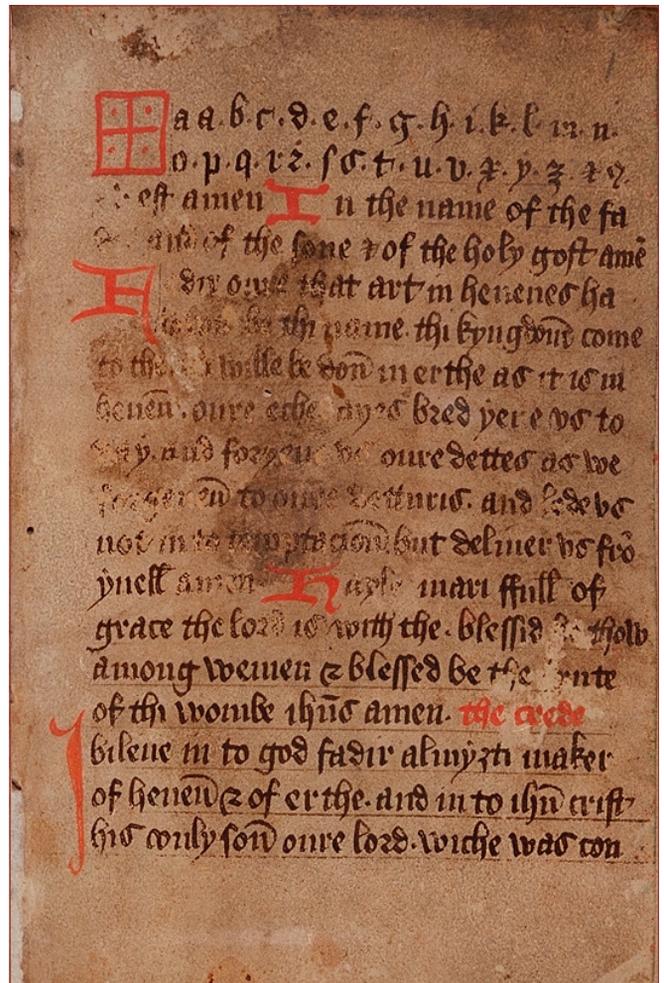
Ce manuscrit raconte la vie légendaire de l'enfant Jésus à l'école, où il s'avère en savoir plus que son maître. La phrase célèbre par laquelle il se désigne « Je suis l'alpha et l'oméga » (Apocalypse de saint Jean) inscrite sur sa tablette abécédaire, le fait taxer d'insolence par le maître qui le frappe de sa bague.

des versets psalmiques, et ce sont eux aussi qu'il apprendra d'abord à lire. On attend de lui qu'il sache tout le psautier par cœur aussi rapidement que possible et cette mémorisation nécessite en moyenne deux à trois années¹¹. »

Au cours des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, alors que les écoles s'ouvrent plus largement aux laïcs et que l'éducation se généralise dans le milieu aristocratique, c'est encore dans leur psautier ou leur livre d'heures que nombre de mères apprennent à lire à leur enfant¹². Un livre d'heures est un recueil qui contient les prières et les rituels rythmant les heures de la journée ainsi que le calendrier annuel des fidèles selon la liturgie catholique. Les nobles étaient censés assister à la messe chaque jour et lire ou réciter ce recueil

quotidiennement, à certaines heures de la journée. Certains de ces livres comportaient en fin de volume un alphabet et les prières majeures à l'attention des enfants. Le développement de l'abécédaire, en tant que livre spécifique, tient sans doute à la nécessité qui se fit jour au XV^e siècle d'isoler ces textes élémentaires pour les éducations laïques, de plus en plus dispensées à l'extérieur des lieux saints, voire loin de la mère; donc sans qu'il soit possible d'accéder aux ouvrages qui avaient servi jusque-là à cet apprentissage.

C'est à cette époque que le terme de *primer* en vient à désigner en Angleterre un manuel servant à l'apprentissage de la lecture et contenant les rudiments du savoir religieux. Qu'y trouve-t-on exactement? Comme dans toute l'Europe chrétienne: un alphabet, précédé d'une croix du nom de *criss-cross-row* ou de « Croix de par Dieu » en France – qui, par synecdoque, viendra à désigner l'ouvrage lui-



Ill. 3. *Primer*. England [v. 1475-1490] (© New York, Columbia University, Rare Book and Manuscript Library, Plimpton Ms 258, Part 1. ff. 1-8v.)

Criss-cross-row, alphabet, Lord's prayer, Hail Mary et début de *The Creed*: page d'un *primer* destiné à un enfant anglais de la classe moyenne.

même. Viennent ensuite les prières majeures : le *Pater Noster* (*Lord's Prayer*/Oraison dominicale), l'*Ave Maria* (*Hail Mary*/Salutation angélique), le *Credo* (*Creed*/Symbole des apôtres), et, de façon moins systématique, les grâces, les commandements de Dieu et de l'Église, les psaumes de pénitence, voire un petit catéchisme (ill. 3 et 4).

Les abécédaires enluminés sont rares. Dans les milieux populaires, le *primer* se réduit à une tablette de bois sur laquelle est fixée une page de parchemin (puis de papier) parfois protégée d'une fine couche de corne ; d'où son nom de *horn book* (livre en corne) (ill. 5 et 6).

Y figurent l'alphabet précédé d'une croix, une table syllabique (à partir du XVI^e siècle), le *Lord's Prayer* et parfois les chiffres romains. Le *horn book* restera en usage dans les petites écoles anglaises et américaines jusqu'à la fin du



Ill. 5 et 6. *Hornbook*. XVII^e siècle. Angleterre et Mexique (© New York, University of Columbia Library. Plimpton collection).



Ill. 4. *Abecedarium*. Hollande du Sud, [v. 1480] (© The Hague, Museum Meermanno. Latin. Parchment, 4 ff., Ms. 10 D 34) <http://www.mmdc.nl>

Croix (dans la marge), alphabet et début du *Pater noster*. L'ouvrage, de 8 pages, contient encore l'*Ave Maria* et le *Credo*. Richement enluminé, il était destiné à un enfant de l'aristocratie.

XVIII^e siècle, mais tendra à ne plus proposer que le seul alphabet. En France, le recours à la tablette ne se maintiendra pas si durablement. En revanche, avec la démocratisation progressive de l'imprimé, la « Croix de par Dieu » se perpétuera dans les écoles congréganistes jusqu'à l'avènement de la III^e République et survivra même, sous des formes dégradées, jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État.

Ainsi le rapport essentiellement religieux que le monde judéo-chrétien entretient avec l'écrit assigna-t-il durant des siècles l'apprentissage de la lecture à un ordre métaphysique salvateur. Il s'agit, à travers l'immatérialité des signes, de s'abstraire de la temporalité pour rejoindre Dieu. L'ordre des lettres, qui initie la linéarité du texte, contraint l'apprenant à calquer sa marche sur la rectitude du Verbe. Le lecteur est toujours un disciple et la lecture une discipline. Le texte « fait autorité » ; l'enfant, qui hérite du péché originel, n'accède à la communauté des hommes qu'assujetti à la règle du Père.

Lorsqu'au XVI^e siècle, le pouvoir temporel s'affirme, il en vient à progressivement s'approprier cette autorité textuelle. En France, l'apparition d'abécédaires voués aux civilités (règles de savoir-vivre attachées au paraître, dictant la conduite sociale) en témoigne. Comme l'indiquent de nombreux titres, la Civilité est « mise au commencement », jointe à l'alphabet et aux rudiments, car elle devient un principe essentiel d'instruction. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle en France, l'abécédaire n'évoluera guère que par le développement du syllabaire (section consacrée à l'apprentissage des

différents types de syllabes composant les mots). Le terme de syllabaire peut d'ailleurs désigner l'abécédaire privé de textes de lecture courante, réduit à l'apprentissage des différentes polices d'alphabet, des différents types de syllabes, jusqu'au déchiffrement de petites phrases syllabées.

L'absence durable d'images jusqu'au tournant du XIX^e siècle est la marque d'un accès élitiste à l'écrit. Il est significatif que les premiers abécédaires français illustrés à l'attention du peuple n'aient été publiés qu'au lendemain de la Révolution. Les abécédaires anglo-saxons ont connu dans ce domaine une toute autre évolution, portée par la démocratisation de l'écrit, née de la Réforme anglicane. En préconisant un accès direct à la Bible, celle-ci a favorisé non seulement l'usage de l'anglais sur le latin¹³ mais aussi, indirectement, l'introduction de l'image, appréciée pour ses vertus pédagogiques.

... PUIS VINT L'IMAGE

■ C'est le grammairien anglais John Hart qui, le premier, introduit l'image dans un abécédaire. Il publie en 1570 *A Method or Comfortable Beginning for all Unlearned* (London, Henrie Denham). L'ouvrage comporte un alphabet illustré qui associe à chaque lettre un objet dont le nom débute par celle-ci. Il faut cependant attendre l'*Orbis sensualium pictus* (1658), encyclopédie illustrée latin-allemand du grammairien tchèque Comenius, pour que l'enseignement par l'image préconisé par ce pasteur pédagogue fasse école en Angleterre. Son encyclopédie, traduite en anglais dès 1659, débute par un alphabet illustré d'animaux. Le cri émis par chaque animal sert à introduire le son et la graphie de la lettre étudiée. Convaincus par les vertus de l'image, d'autres suivront cette voie. Un maître d'école publie à Londres en 1667 *A Guyde for the Childe and Youth*. L'ouvrage associe à un alphabet illustré un distique qui en facilite la mémorisation. Très vite popularisé, il connaît de multiples réimpressions, notamment en Écosse. L'alphabet, qui s'ouvrait sur le péché originel, était illustré par une vignette représentant Adam et Ève de part et d'autre de l'arbre de la connaissance, accompagnée des vers : « *In Adam's Fall/We sinned all* ». Cet alphabet illustré fut repris par l'auteur et éditeur londonien Benjamin Harris lorsqu'il rassembla les éléments de son *New England Primer*, publié pour la première fois à Londres en 1683, chez John Gaine, avant de devenir le manuel de référence des Puritains du Nouveau continent lorsque Benjamin Harris s'exila à Boston, en 1686.

En 1669, avait également été publié *School Pastime for Young Children* du mathématicien et astronome John Newton. L'ouvrage offrait lui aussi un alphabet illustré, mais

sans distique. Au bas de la page de titre, le savant, avocat d'une réforme de l'éducation, avait placé cette citation d'Érasme : « *I cannot tell whether anything be better learn'd, than that which is learn'd by play.* » (Je ne connais rien de mieux pour apprendre que d'apprendre par le jeu).

Cet intérêt porté au monde sensible, qui s'offre à nos yeux sous la forme d'images, à nos oreilles sous la forme de sons et qui convoque dans l'apprentissage l'attention et le plaisir des enfants, allait considérablement infléchir, dans les pays anglo-saxons, la morale éducative qui sous-tendait l'entrée dans l'écrit. Contrairement à la France, la discipline littéraire allait s'appuyer sur l'expérience sensible des plus petits, ses joies et ses jeux. Les recommandations du philosophe empiriste John Locke dans *Some Thoughts Concerning Education* (1693) ne firent que militer en ce sens. C'est ainsi qu'images et jeux rimiques, d'abord au service du discours religieux, trouvèrent à se laïciser, toujours au service de l'éducation des enfants.

Dès 1702, la comptine alphabétique *A was an Archer* est imprimée à la suite d'un alphabet illustré et rimé dans *A little Book for Little Children* de Thomas White¹⁴. Celle-ci est reprise en 1764 dans un *primer* américain *Tom Thumb's Play-Book. To Teach Children Their Letters as Soon as They Can Speak* (imprimé par Isaiah Thomas et vendu par A. Barclay) à côté d'une autre comptine devenue célèbre : *A Apple Pye*. Dès le milieu du XVIII^e siècle, la publication de tels abécédaires devient chose commune, notamment grâce à l'éditeur londonien John Newbery (1713-1767) et à son homologue américain Isaiah Thomas (1749-1831).

Apparaît à la même époque, en Angleterre comme aux États-Unis, un nouveau type d'abécédaire, le *battledore*. Il s'agit d'une feuille de carton imprimée et pliée, où l'on retrouve les éléments du *horn book*, à la différence près qu'ils sont encadrés par un alphabet illustré évoquant personnages et objets de la vie séculière. Mais, rapidement, le format grandit, le contenu religieux disparaît et fait place à des illustrations thématiques (animaux, métiers, etc.) dans des mises en page très variées.

La France ne connaît rien de tel. Jusqu'à la toute fin du XVIII^e siècle, les abécédaires illustrés restent exceptionnels et seuls la Croix de par Dieu et l'abécédaire voué aux civilités se popularisent, gagnant éventuellement une illustration en frontispice.

Ainsi marqué par le conservatisme, comment le genre a-t-il pu en deux siècles se transformer si radicalement en France pour devenir un album-alphabet où l'image séductrice en vient à prendre le pas sur le texte, héritier du Verbe sacré ? Quels furent les facteurs d'émergence et de dévelop-

pement de l'image au sein des abécédaires? Comment ont été exploités ses ressorts poétiques? Et en quoi l'évolution du genre rend-elle compte des bouleversements socioculturels que connaît la période?

Autant de questions auxquelles cet ouvrage tente de répondre en croisant les angles d'analyse. Chacune des trois parties s'attache à éclairer un des facteurs de cette évolution, tant d'ordre pédagogique, technique, économique et esthétique que d'ordre idéologique¹⁵. En choisissant de débiter par les pratiques éducatives, l'analyse se porte sur une dimension cruciale de l'abécédaire: l'apprentissage de la lecture. L'alphabetisation du peuple est une des grandes ambitions politiques du XIX^e siècle. Elle fait l'objet, à l'échelle internationale, d'une intense réflexion pédagogique, jalonnée par la promulgation de lois tendant à systématiser l'instruction publique. Celle-ci deviendra à la fin du siècle laïque, gratuite et obligatoire. En France, les réformes de Jules Ferry vont renouveler les modalités d'apprentissage de la lecture, notamment par l'introduction de la pédagogie par l'image. Mais en renonçant à l'ordre alphabétique, elles vont aussi profondément modifier la nature et le rôle traditionnellement dévolus à l'abécédaire. Rejeté hors du champ scolaire, restreint aux pratiques privées, celui-ci va rapidement évoluer vers l'album-alphabet, mêlant toujours plus étroitement texte et image, pour le plus grand profit de l'enfant. C'était là l'occasion de revenir sur l'histoire de la pédagogie par l'image pour finalement détailler les innovations poétiques qu'elle n'a cessé de développer en deux siècles.

Mais le développement de l'album-alphabet, lié à la démocratisation du livre illustré, n'aurait pas été possible sans les remarquables progrès réalisés en matière de repro-

duction de l'image et de mécanisation des procédés d'impression. Face à ces avancées, les éditeurs ne sont pas restés sans réagir. À partir de 1840 et de façon déterminante après 1860, les publications à destination de la petite enfance se développent pour répondre à un marché en forte progression et en constante métamorphose. La place de l'abécédaire dans leurs stratégies éditoriales permet de suivre la nature de ces évolutions jusqu'à nos jours. L'ancienne primauté de l'auteur vient à s'éclipser devant celle grandissante de l'illustrateur, promu au statut d'artiste. Enfin, avec l'internationalisation croissante des échanges, l'abécédaire se trouve confronté à l'épineux problème de la traduction. Celui-ci tient tant aux contraintes icono-linguistiques propres à l'album-alphabet qu'aux résistances culturelles qu'induit le système de valeurs promu par chaque nation.

Il n'est pas de langue nationale qui n'ait construit autour de son apprentissage écrit – espace du mémorable – un monde de représentations et de valeurs propres à façonner l'enfant à l'image de la société qui l'accueille. Il n'y a pas d'identité sans héritage. L'abécédaire, au fondement du savoir, transmet avec lui les principes idéologiques de son pays et de son temps. Les trois types de représentations analysées dans cet ouvrage – religieuses, sociopolitiques et de l'enfance – suivent l'évolution historique des grands courants idéologiques qui traversent le genre, et qui se succèdent moins qu'ils ne se cumulent pour interagir. L'image, une fois introduite dans l'abécédaire, ne fera qu'accentuer les valeurs nationales qu'elle accompagne. Elle n'en fait pas moins signe en elle-même. Car la place grandissante qu'elle gagne au sein du genre va radicalement changer le statut de l'abécédaire et son rapport au Verbe. L'image est l'émissaire d'une véritable révolution culturelle que nous nous attacherons à expliciter.

Notes

1. *Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde*, Paris, Gallimard jeunesse, 1993, p. 87.
2. LEIRIS M., *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 40.
3. LEIRIS M., « Alphabet », *Biffures*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1996, p. 56-57.
4. BELLENGER L., *Les Méthodes de lecture*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1989, p. 60-61.
5. Au détriment des formes usuelles : « *singulis littera* » ou « *elementa litterarum* ».
6. *Psalmus contra partem Donati* (v. 393).
7. SAINT AUGUSTIN, *Les Révisions*, trad. par BARDY G., Paris, Desclée de Brouwer, « Bibliothèque augustinienne » 12, 1950, p. 399.
8. Texte latin : « *In litterario ludo, ubi prima pueri elementa suscipiunt, abecedarii dicuntur quidam, alii syllabarii, alii nominarii, alii iam calculatores appellantur; et cum audierimus haec nomina, ex ipsis, qui sit in pueris profectus, agnoscimus.* »
9. SAINT AUGUSTIN, *De l'ordre*, 7, 24, trad. par GAUDIN C., *Platon et l'alphabet*, Paris, PUF, 1990, p. 24. Saint Augustin reprend à son compte l'image déjà développée par Origène dans sa 27^e homélie sur les Nombres. Ce dernier comparait en effet l'Esprit Saint à un maître d'école chargé de faire progresser l'homme (enfant) du sens littéral au sens anagogique, qui seul permet d'atteindre la connaissance supérieure de Dieu (le Père).
10. Tandis que le terme *alphabetum* se limitera à désigner soit l'alphabet, soit un texte rangé dans l'ordre alphabétique (dictionnaires, collections de *derivationes* ou recueils de sermons), comme le souligne le *Dictionnaire de Trévoux* (1771, 6^e éd.) : « Livres *abécédaires*, [...] sont ceux qui traitent des lettres par rapport à la lecture, & qui apprennent à lire avec facilité & correctement. *Abécédair* qui a rapport au fond de la chose, est différent d'*alphabétique* qui ne se dit que par rapport à l'ordre. »
11. VIRET J., « L'enseignement musical au Moyen Âge », *Chant vocal*, n° 45, 1985. Voir aussi RICHE P., *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque*, Paris, Flammarion, 1968, p. 35-36.
12. ALEXANDRE-BIDON D., « La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », *Annales ESC*, juillet-août 1989, n° 4, p. 953-992.
13. Les catholiques privilégieront longtemps l'usage du latin sur le français (pour sa correspondance phonie-graphie), à l'exception des Lassaliens ou Frères des écoles chrétiennes qui, à partir du XVIII^e siècle, recourront à des ouvrages en français. Des abécédaires en latin seront publiés jusqu'en 1860.
14. <http://books.google.fr/books?id=EjIWAAAACAAJ&printsec=frontcover&chl=fr#v=onepage&q&f=false>
15. Nous entendons par « idéologie », le système de représentations organisant la vie sociale (lié à des jugements de valeurs) qu'un groupe cherche à imposer à la collectivité pour exercer sur elle son pouvoir. L'idéologie véhiculée par l'abécédair participe de ce qu'Althusser nomme « appareil idéologique d'État ».